

La réalité a dépassé la plus sinistre des prévisions du philosophe; l'étranger n'est pas seulement sur les frontières, il est au centre même de la France; ses légions ensermentent Paris; et du haut du clocheton de l'Hôtel-de-Ville, où elle siège, la Commune peut voir briller sur les hauteurs de Saint-Denis et Romainville, le casque doré des soldats prussiens. La guerre civile au milieu de l'invasion étrangère, pouvait-on prévoir quelque chose d'aussi abominable!

Non, certes, et pourtant cette honte est dépassée par une autre honte: Paris au pouvoir de DICTATEURS ÉTRANGERS, d'un Cluseret, d'un Dombrowski, et subissant sans révolte les lois de ces misérables!—*Courrier des États-Unis.*

COURRIER D'ONTARIO.

Depuis trois semaines, pas la plus petite feuille politique de la province de Québec n'échappe à mon appétit vorace. Il y a des journaux complètement insignifiants qui seraient fort étonnés s'ils voyaient avec quel empressement je m'assois au banquet littéraire qu'ils servent toutes les semaines à leur demi-douzaine de lecteurs.

C'est qu'aujourd'hui, voyez-vous, il n'y a plus d'organe politique, fût-il la propriété du plus idiot des éditeurs, fût-il conduit par le plus épais des écrivains contemporains, qui n'ait son importance relative, à cause des nouvelles électorales qu'il apporte de sa localité.

La nouvelle électorale! voilà l'article de mode, la grande primeur du jour, la marchandise la plus en demande sur tous les marchés où il se rencontre des badauds, des flâneurs et des curieux. Et qui n'est pas un peu badaud, un peu flâneur ou un peu curieux?

Je vous avoue franchement, lecteurs, sans honte et sans remords, qu'aujourd'hui, avant de lire un article de l'Ordre plein de raillerie sur l'intervention de l'archevêque dans les petites affaires des chevaliers du programme, je regarde s'il n'y a pas dans l'Ordre un potage électoral, et s'il y a un potage électoral, je le dévore avant d'entamer la pièce de résistance.

Et je fais de même pour tous les journaux, pour la Minerve comme pour le Nouveau-Monde, pour l'Événement comme pour le Courrier du Canada, pour le Constitutionnel comme pour le Journal des Trois-Rivières. Je déclare même, qu'avant de courir au feuilleton de Marmette, si palpitant d'intérêt, je fouille dans tous les coins de l'Opinion Publique, cherchant là encore un croûton électoral à me mettre sous la dent.

Mais c'est de la folie, cela, direz-vous peut-être?—Pas du tout; la lutte électorale, si retréci que soit son terrain, encore à l'heure qu'il est, offre déjà suffisamment d'intérêt pour passionner les esprits initiés aux petits mystères de la politique. D'ailleurs, il y a certains hommes en évidence sur lesquels se reporte plus vivement l'attention, à l'approche d'une élection. Ces hommes, il faut voir avec quelle furie on les attaque dans les journaux rivaux. On commence par leur prédire une défaite des plus humiliantes. Il paraît qu'on leur a trouvé des antagonistes si influents et si puissants, qu'ils n'auront qu'à souffler dessus pour voir disparaître leurs adversaires comme des feu-follets dans la profondeur de la nuit.

Le lecteur se dit: tiens, tiens, cet excellent et honorable M. Chose se prépare donc, cette fois-ci, une défaite de première catégorie!... Qui aurait dit cela?...

Les choses sont ainsi, huit jours, deux semaines, trois semaines, et au bout du compte, que vous apprend votre journal? Que cet excellent et honorable M. Chose va voir son élection acclamée, sans la moindre rivalité, sans la plus petite contestation.

Vous vous demandez naturellement, dans une vive anxiété, ce qu'est devenu l'antagoniste pulvérisateur, qui se chargeait de faire éclipser son rival comme par enchantement. Vous ouvrez un autre journal qui vous apprend que le candidat qui devait infliger à M. Chose une de ces défaites dont on ne se relève qu'au bout d'un an et un jour, s'est retiré dans sa tente, après avoir constaté qu'il n'avait pas la plus petite chance de réunir cent votes dans le collège électoral.

Vous vous apercevez que ce journal en question vous a trompés pendant huit jours, ou plus; qu'il a joué au-dessus de votre crédulité une infâme petite comédie, mais en fin de compte vous reconnaissez qu'il vous a procuré des émotions sérieuses pendant ce temps-là, et vous ne lui envoyez ni cartel ni lettre de désabonnement.

Il y a des journaux qui prennent sous leur protection un charmant garçon qu'ils poussent de toute la vigueur de leurs bras contre un vieux député, dans toute la virilité de l'intelligence et du talent, servi par une grande expérience et un grand savoir pratique des choses de la politique. Naturellement, ils vous les représentent tous les deux en présence sur les hustings, s'attaquant et se pressant, parant et ripostant chacun à qui mieux mieux. Auquel des deux pensez-vous qu'ils vont accorder la palme dans ce tournoi d'éloquence en plein vent? Ah! mon Dieu, ne le devinez-vous pas? Au jeune homme tout inexpérimenté, qui, jusqu'à ce jour, n'a eu que des mépris et du dédain pour la politique de ses compatriotes. C'est celui-là qui bat l'autre à plate couture. Il paraît qu'il connaît l'alpha et l'oméga de notre politique, et que l'autre n'est qu'un ignare sire qu'embarrasse la moindre objection soulevée d'une main légère par son adversaire géant.

Attendez quelque temps, et vous découvrirez que l'un n'était qu'un phraseur pompeux, bon à tout brouiller en politique, et que son antagoniste a été réélu par une majorité écrasante. Car il n'y a pas que les pierres tombant du haut des cheminées qui peuvent écraser; les majorités bien faites, aux formes pleines et rebondies, partagent avec elles ce rare privilège.

Si j'étais propriétaire d'un journal politique, à une époque d'agitation comme celle-ci, ainsi que le gascon, je sais bien ce que je ferais. Je prierais mon rédacteur-en-chef, son assistant, son reporter, etc., de me fabriquer tous les matins deux ou trois colonnes d'un bulletin électoral que je voudrais au bout de deux mois rendre aussi célèbre que le Monte Cristo d'Alexandre Dumas. Ce serait une série d'intrigues politiques dont les fils iraient aboutir à chaque division électorale, le tout coupé de récits et de dialogues des plus émouvants, entremêlés d'épisodes et de scènes d'amour et de jalousie, auxquels suc-

céderaient, n'en doutez pas, des duels bouffons et des combats homériques. Car il y aurait de tout dans mon bulletin, qui aurait mille fois plus d'intérêt qu'un poème épique, parce qu'il ne serait pas en vers, et lu mille fois plus qu'un roman, car il ne ferait agir que des personnages connus, et la plupart assez vulgaires, trop vulgaires même, tandis que les romanciers vont choisir leurs personnages dans un milieu d'Athos, de Porthos, d'Artagnan et d'Aramis, qui ne se présentent jamais aux élections, comme doit le faire tout homme enclin à acquérir un peu d'influence et de considération pour ses vieux jours.

Où, encore une fois, je mettrais de tout dans mon bulletin, des femmes surtout, car il n'y a rien de tel pour allécher le lecteur. Je ferais de deux candidats les amoureux d'une jolie brune à la peau satinée, au regard enchanteur, et je ferais dégénérer en querelles d'amoureux toute dispute politique pompeusement entamée sur les hustings. Il y aurait des effets d'un drolatique achevé dans une campagne électorale ainsi conduite, en dehors des règles de la politique honnête et puérile.

Dans tous les cas, mes chers amis, ne négligez pas l'article: nouvelles électorales, si vous ne voulez pas passer pour un journal en dehors du mouvement. Si vous n'en avez pas, inventez-en, que diable! Créez des candidats pour rire, des candidats baroques, impossibles, invraisemblables, mais ayez-en, et plutôt trop que pas assez. Vous n'avez pas d'adversaires pour M. un tel; eh! mon Dieu, c'est bien simple, poussez-lui Al-del-Kader dans les jambes. Affirmez à vos lecteurs qu'il était rumeur dans la rue St. Jacques, qu'on avait entendu dire dans la rue St. Pierre, qu'il se disait à la bourse, qu'une dépêche reçue par un homme influent de la rue McGill assurait qu'Ab-del-Kader était décidé à se porter candidat....

Voilà comment un journal fait son chemin.

Rapportés d'un déjeuner de nocé:

Courons donc après le plaisir;
Mais craignons de nous repentir.

Mais pourquoi courir, s'il faut qu'on ait des craintes dans les jambes.

L'étude et la littérature
Mènent l'homme à la sépulture.

Comme c'est consolant d'apprendre cela à un déjeuner de nocé.
C. T.

ORDRE DU JOUR.

Mettre un soldat à l'ordre du jour, c'est mentionner la part glorieuse qu'il a prise à une victoire, les actes de bravoure par lesquels il s'est fait remarquer. On sait l'influence que ces ordres du jour exerçaient sur les soldats de Napoléon Ier, l'émulation que leur donnait l'espérance d'être remarqués et honorés par le grand guerrier.

On ne lira pas sans intérêt les noms de quelques-uns de ceux qui ont été mis à l'ordre du jour pour s'être distingués dans le siège de Paris.

DE MONTBRISON, capitaine de cavalerie auxiliaire, officier d'ordonnance du général Ducrot.—A constamment marché à la tête des colonnes d'attaque; s'est fait hisser sur un mur de parc au milieu d'une grêle de balles pour reconnaître la position de l'ennemi au combat de la Malmaison le 21 octobre.

PARMENTIER (Marie-Ottobal-Léonce), sous-intendant de 1re classe.—S'est fait remarquer à l'affaire du 19 septembre en allant au plus fort du combat relever les blessés sous le feu; a montré le même dévouement le 21 octobre, où il est resté le dernier sur le champ de bataille et a été fait prisonnier.

DÉSÀEGHER (Louis-Laurent), matelot charpentier.—Est allé chercher résolument sous le feu de l'ennemi un de ses camarades blessés, l'a rapporté, et a été lui-même atteint grièvement d'un coup de feu, le 15 octobre, dans la plaine de Bondy.

CHENOT, soldat au 4e régiment de marine.—N'a pas hésité à prendre sur son dos un blessé qu'il a rapporté sous le feu meurtrier de l'artillerie ennemie, lorsque nos troupes évacuaient Drancy, le 30 octobre.

BOUVET, brigadier.—A eu le bras traversé par une balle au combat du 30 septembre, a voulu rester au feu malgré les instances de son commandant, et n'a quitté son poste qu'à la fin de l'action.

BOCQUENET (Nicolas), capitaine en premier, commandant la 13e batterie.—A eu deux chevaux tués sous lui au combat de Châtillon, le 30 septembre. Pendant toute l'action il a donné le plus bel exemple à ses hommes, qui se sont admirablement conduits.

OULHON (Jean), canonnier servant.—Les chevaux de sa pièce étant tués et les conducteurs et servants hors de combat, il a réuni ses efforts à ceux de son lieutenant pour continuer le feu jusqu'à l'arrivée d'attelages qui ont ramené la pièce. Combat de Châtillon, le 19 septembre.

SIRDAY (Pierre), maréchal des logis.—Est allé au milieu du feu rechercher un caisson que des chevaux emportés entraînaient avec leur conducteur dans la direction de l'ennemi, au combat de Châtillon, le 19 septembre.

BOQUIER, cavalier de 1re classe.—Est revenu résolument reprendre une pièce sans avant-train qui allait tomber aux mains de l'ennemi, au combat de Châtillon, le 19 septembre.

GUERROZ, sergent-major.—A vaillamment rallié par deux fois sa compagnie à Chevilly, ses officiers ayant été mis hors de combat.

DUROS (Pierre), sergent.—Vigoureux soldat; a été grièvement blessé au combat de Chevilly, en portant en avant les tirailleurs de sa section.

BEAU (Olivier), tambour.—Au premier rang pendant le combat de Chevilly où il battait la charge sous le feu de l'ennemi.

GLETTY (Michel), soldat.—S'est avancé contre trois Prussiens qui le tenaient en joue, et par la fermeté de son attitude les a forcés à se rendre prisonniers au combat de Bagneux, le 13 octobre.

LE GOULL (Nicolas), soldat.—S'est bravement battu au combat de Bagneux, le 13 octobre; a fait avec ses camarades plusieurs prisonniers.

KYDENOU (Marie), soldat.—Est entré le premier à Chevilly, le 30 septembre; a fait preuve d'une grande bravoure en tirant à bout portant à travers les créneaux de l'ennemi.

LECCA (Charles), lieutenant.—Officier d'une rare bravoure; a franchi le premier une barricade au combat de Châtillon et a entraîné ses hommes par son exemple.

ARDIT (Victor), caporal.—A eu les deux poignets emportés au combat de Chevilly, le 30 septembre, et ne s'est retiré qu'après en avoir demandé l'autorisation à son capitaine.

ADMARD (Jean), soldat.—Blessé deux fois au combat du 30 septembre, s'est fait panser par un de ses camarades et a combattu jusqu'à la fin.

MÈGROT (Charles), caporal.—A eu la poitrine traversée de part en part en se portant bravement à l'ennemi, dans la reconnaissance du 30 septembre, en avant du fort de Charenton. Mort des suites de sa blessure.

HOFF (Ignace), sergent.—A tué, le 29 septembre, trois sentinelles ennemies; le 1er octobre, un officier prussien; le 5, en embuscade avec 15 hommes, a mis en déroute une troupe d'infanterie et de cavalerie; le 13 octobre a tué deux cavaliers ennemis. Enfin, dans divers combats individuels, il a tué 27 Prussiens.

DAVID (Henri), sergent-major.—S'est fait remarquer par son intrépidité au combat de l'Hay, le 30 septembre, où il a enlevé par son exemple toute sa compagnie.

PORTAIS (Ernest-René), soldat.—Est entré le premier dans le village de l'Hay, en escaladant le mur d'une maison où il s'est barricadé; a donné des preuves de courage qui l'ont fait remarquer de tous ses camarades.

GRACIOT (Pierre-Gustave), caporal.—Blessé à la main droite au moment où son sous-lieutenant, qu'il emportait, était tué dans ses bras; il a continué à combattre jusqu'à l'épuisement de ses forces (30 septembre).

GÉRODIAS (Augustin), tambour.—A eu sa caisse brisée par un éclat d'obus au moment où il battait la charge au combat de Chevilly, le 30 septembre; saisissant le fusil d'un homme tué à ses côtés, il s'est porté en avant, a été blessé et ne s'est retiré qu'à la fin de l'action.

AUBÉ (Albert-Etienne), sergent.—Embusqué à quinze pas d'une barricade ennemie, il a tiré avec le plus grand sang-froid pendant plus d'une demi-heure et a fait plusieurs prisonniers au combat de Châtillon, le 13 octobre.

AUDIN, soldat.—D'une bravoure à toute épreuve; a eu les deux cuisses traversées par une balle au moment où il escaladait une barricade au combat du Bas-Meudon.

DESCHAMPS (Jacques-Louis-Mathurin), soldat.—A donné à tous l'exemple du mépris du danger et a refusé de se retirer du combat, bien qu'il eût le bras traversé par une balle. Combat de la Malmaison, le 21 octobre.

CHARLIER (Alfred), soldat.—S'est avancé seul au-devant des Prussiens établis dans les jardins de Pierre-litte et a tué un soldat ennemi presque à bout portant.

JACQUOT (Charles), chef de bataillon.—A tourné une batterie ennemie à la tête de la 6e compagnie de son bataillon, a pénétré par une brèche dans le parc de la Malmaison et enlevé sa troupe en se portant en avant, le képi sur la pointe de son sabre. Obligé de rétrograder devant des forces considérables, il a soutenu vigoureusement la retraite et est resté blessé aux mains de l'ennemi.

PETIT DE GRANVILLE, sergent-major.—A franchi le premier la brèche du mur de la Malmaison, est resté le dernier auprès du commandant Jacquot et a été blessé en cherchant à l'emporter.

BUISSON (Benoit-Ferdinand), capitaine commandant.—S'est emparé, sous le feu de l'ennemi et après une longue poursuite, d'un cavalier ennemi qu'il a ramené avec ses armes et son cheval, le 16 septembre, en avant de Rosny.

PASQUIER (Alexandre), caporal.—A montré une grande bravoure à l'affaire du 29 octobre, en allant à vingt pas de l'ennemi enlever un de ses camarades grièvement blessé.

FRANCHETTI, lieutenant-colonel.—Par son attitude pleine d'énergie, il a su enlever et conduire résolument à l'ennemi ses troupes qui voyaient le feu pour la première fois; a eu un cheval tué sous lui. Combat de la Malmaison, 21 octobre.

TERREAUX (François), garde.—3e bataillon.—A désarmé un porte-fanion dans la mêlée, l'a fait prisonnier et s'est emparé du fanion. Combat de Bagneux, le 13 octobre.

LE SOUS-LIEUTENANT HOUEL.—A l'attaque du château de Villiers, au moment où le 3e zouaves chargeait sous une pluie de mitraille, Houel reçut une balle dans le ventre. La blessure était mortelle. Arc-bouté sur le coude gauche, l'officier saisit un sabre de soldat, et, pendant tout le défilé, ne cessa de crier: "En avant, meszouzou, en avant! conduisez-vous bien, mes enfants, et Vive la République!"

Vingt minutes après il était mort.

Si on avait le cœur à rire, dit le *Courrier du Havre*, assurément le voyage d'un de nos concitoyens, sorti de Paris dans une caisse, défraierait les causeries. En deux mots, voici le fait:

M. N...., ex-franc-tireur du Havre, s'était rendu à Paris, après le licenciement des compagnies, pour y rejoindre sa mère.

Compris dans la levée de l'émeute par son âge, sous prétexte d'affaire urgente au Havre, M. N...., qui ne tenait pas du tout à servir dans l'armée de la Commune, s'informait près d'un sien ami du moyen de sortir de Paris cerné.

Soudain, une idée lumineuse traverse l'esprit de cet ami, qui fait asséoir M. N.... dans une grande caisse, transporte le colis sur une brouette à bras et s'introduit, comme employé du chemin de fer, sur le quai du départ. Arrivé près d'un wagon de bagages, sans que personne l'eût remarqué, l'ami de M. N.... fourre vite la caisse dans le compartiment; en même temps, une troisième personne, qui faisait semblant de l'aider à arrimer le colis se blottit derrière un tas de malles du wagon.... De sa voix stridente, la locomotive presse le départ; on se dit adieu par un petit trou percé dans la caisse, et à la station suivante, la personne montée avec le colis dégage M. N.... de sa prison.